

Corrigé (sujet D'Alembert)

Remarques générales :

- 1) Attention il y a encore trop de fautes sur les noms propres des auteurs et des personnages. Cela sera très mal évalué de faire des fautes à ce sujet. Pour rappel : Verne (pas de « s »). *Vingt mille lieues sous les mers* (regardez bien « mille » et « lieues »). Georges en revanche a un « s ». Marlen a une orthographe allemande. Ne vous trompez pas sur l'ordre des lettres de son nom de famille : Haushofer. Aronnax a un R et deux N. Nemo n'a pas d'accent sur le « e ». Le Nautilus a une majuscule.
- 2) Les titres doivent être soulignés à chaque fois, pas de guillemets pour les titres des œuvres. En revanche, les titres des chapitres (qui sont en fait des articles) de *La Connaissance de la vie* ne doivent pas être soulignés mais mis entre guillemets.
- 3) De façon générale, vous ne mettez pas assez les accents sur les mots : expérience et non experience ! Faites attention à cela : vous perdez des points pour rien !
- 4) Dans l'ensemble, vous ne tenez pas du tout suffisamment compte de la citation. Quel dommage, car c'est sa considération précise, exacte qui vous permettra de dégager une problématique et une organisation claire, logique et dialectique de votre développement.
- 5) D'Alembert donne une définition de la méthode scientifique. Vous pouviez la mettre en rapport avec le texte que nous avons vu de Claude Bernard : « Au fond toutes les sciences raisonnent de même et visent au même but. Toutes veulent arriver à la connaissance de la loi des phénomènes de manière à pouvoir prévoir, faire varier ou maîtriser ces phénomènes. » (*Introduction à la médecine expérimentale*).
- 6) Les mots de D'Alembert sont cependant plus « forts », quant à la relation du scientifique à la nature. Pour connaître la nature « en profondeur », l'être humain cherche « à lui dérober ce qu'elle cache ». Étudier les phénomènes implique par conséquent de les « interroger » et de les « presser », en aucun cas de se « restreindre à les écouter ». Parfois il faut provoquer des phénomènes, en inventer de « nouveaux » pour comprendre les lois de la nature. Ces termes doivent faire l'objet d'une considération de votre part, non pas seulement en introduction mais tout au long de votre développement : aussi bien dans votre partie qui va chercher à les éclairer grâce aux œuvres (première partie) que dans vos parties qui vont les critiquer, en montrer les limites (qu'il faudra bien sûr formuler clairement).
- 7) Vos critiques ne sont pas assez claires. Une piste intéressante, proche du sujet, consiste à réhabiliter la relation d'écoute à la nature, justement contre ce que dit D'Alembert, à savoir que la relation d'écoute est une relation passive, contraire à la connaissance. Pourtant écouter signifie considérer les phénomènes et donc accéder à une dimension d'eux-mêmes que l'expérimentation ne délivre pas.
- 8) On pouvait montrer que le rapport d'écoute, qui est aussi un rapport de contemplation, n'est pas un rapport « restreint » à la nature comme le présuppose D'Alembert, c'est-à-dire un rapport passif, aveugle ou muet. Au contraire, il permet un rapport élargi à la nature, et donc plus riche.
- 9) Il faut vous appuyer sur une distinction fondamentale élaborée en classe entre l'expérience du point de vue de la science et l'expérience du point de vue de la vie, au sens quotidien du terme. L'expérience du point de vue scientifique renvoie à ce que dit D'Alembert, à savoir une méthode d'interrogation de la nature en vue de la comprendre selon des fonctionnements légaux, déterminés. Connaître les lois de la nature, c'est dépasser les phénomènes singuliers pour chercher ce qui les organise universellement et nécessairement. L'expérience du point de vue de la science cherche la vérité des phénomènes. L'expérience du point de vue du vécu, c'est éprouver par soi-même la vie et chercher à en tirer des enseignements pour soi, en vue de vivre mieux, plus intensément, moins douloureusement. L'expérience du point de vue de la vie, comme réflexion sur ce

qui lie le sujet au monde cherche une forme de sagesse (savoir mieux vivre ce qui est donné de vivre).

10) Autre formulation possible, peut-être plus simple : L'expérience au sens scientifique peut être identifiée à l'expérimentation, c'est alors une provocation faite à la nature en vue de produire des connaissances vérifiables. L'expérience peut cependant être également identifiée à la vie intérieure d'un sujet vivant et conscient, cela renvoie alors à ce qu'un sujet vit par lui-même, ce qu'il éprouve, ressent et pense. On doit noter que ces deux sens du mot expérience peuvent s'annuler l'un l'autre à moins de les hiérarchiser afin de montrer qu'ils peuvent exprimer tous deux un rapport à la nature, à condition que l'expérimentation reste soumise à l'expérience du point de vue éthique, écologique et juridique.

Rappel de la citation

« L'expérience cherche à pénétrer la nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache, à créer en quelque manière [...] de nouveaux phénomènes pour les étudier ; enfin elle ne se restreint pas à écouter la nature, mais elle l'interroge et la presse. »

D'Alembert tirés de son *Essai sur les éléments de philosophie* (1759) ?

Plan et références proposées :

(Les références ne sont pas seulement des illustrations des idées mais ce par quoi les idées s'élaborent et se justifient. Par ailleurs, ne faut pas seulement trouver des idées, il faut à chaque fois trouver les arguments qui les soutiennent et leur confèrent par là-même une valeur convaincante)

Introduction

1) partir de la citation de Claude Bernard

2) Faire l'analyse du sujet (attention aux termes)

3) Problématique : la relation expérimentale à la nature permet sans aucun doute d'en déceler les « secrets » et les lois. Ne doit-elle pas cependant prendre aussi la mesure des perturbations qu'elle peut engendrer sur la nature ? Pour explorer cette problématique, nous nous appuierons sur ...

4) Annonce du plan : Dans un premier temps, nous montrerons que connaître la nature passe par l'expérimentation, laquelle suppose de la presser et l'interroger selon certaines techniques comme l'affirme D'Alembert. Nous montrerons cependant dans un deuxième temps que la relation d'expérimentation doit et peut être réfléchie selon les conséquences qu'elle engendre sur les vivants. Enfin, nous affirmerons contre les propos de D'Alembert que la relation d'écoute et de décentrement enrichit notre rapport à la nature, lequel n'est jamais seulement un rapport de connaissance.

I. La première partie doit aller dans le sens de la citation. Ce sens doit être précisément dégagé, sinon c'est flou et flottant, et cela sera difficile de construire un plan précis.

Pour être précis, appuyez-vous sur les mots utilisés par l'auteur

L'expérience de la nature cherche « à pénétrer la nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache ». Il faut l'interroger clairement, à partir d'un plan réfléchi et rationnel et la presser de répondre à nos questions.

1) La connaissance n'est pas une description de la nature mais la saisie par l'intelligence humaine de son fonctionnement. Pour cela, l'humain doit mettre en place des outils et des dispositifs rendant possible la connaissance. Il n'y a pas de connaissances possibles de la

nature sans médiation technique. Le Nautilus est l'outil parfait pour « dérober » aux fonds marins leurs secrets. En effet, sans ce dernier, les protagonistes de *Vingt mille lieues sous les mers* ne pourraient pas « pénétrer » les fonds marins, aussi bien en profondeur qu'en surface. Il a, en effet, permis de parcourir vingt mille lieues, soient 80000 kilomètres. Pour Canguilhem, la connaissance biologique passe par l'expérimentation. Cela suppose de savoir isoler et inventer des phénomènes. « Dans une leçon sur la contraction musculaire, on définira la contraction comme une modification de la forme du muscle sans variation de volume et au besoin on l'établira par expérimentation, selon une technique dont tout manuel scolaire reproduit le schéma illustré : un muscle isolé, placé dans un bocal rempli d'eau, se contracte sous excitation électrique, sans variation du niveau du liquide. » Cela permet de démontrer que dans la contraction musculaire, le muscle n'est augmenté d'aucune substance. Autrement dit, c'est en « pressant » les phénomènes par des dispositifs que la science produit des savoirs démontrés.

2) Les connaissances sont capables de provoquer la nature, selon un certain ordre. La narratrice du *Mur invisible* écrit dans son journal être reconnaissante envers Hugo d'avoir amassé de nombreux outils dans son chalet. Ainsi le fusil permet-il à la narratrice de se protéger et de chasser. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, les protagonistes expérimentent les fonds marins grâce aux scaphandres fabriqués par Nemo : « Mais pour tout dire, sous l'épais habit du scaphandre, on ne sent plus le liquide élément » (p.352, GF). « Les secrets » de la nature peuvent ainsi être percés sans crainte grâce aux inventions techniques humaines.

3) Les connaissances permettent de « dérober » à la nature « ce qu'elle cache ». Ainsi Nemo peut-il prélever dans les fonds marins, ce qui lui est nécessaire, à savoir du charbon et du sodium pour son vaisseau et tout ce qui lui faut pour vivre et faire vivre son équipage, à savoir de la nourriture, des vêtements, du parfum et de l'encre pour écrire. Jules Verne relate également le rapport intéressé des humains aux beautés de la nature, comme les perles des huîtres ou des carapaces de certaines tortues. En cela, ils conçoivent les fonds marins comme leurs propriétés. Canguilhem insiste également sur la dimension utilitariste de la connaissance. Il écrit, en effet dans « La Pensée et le vivant », valant comme introduction à la *Connaissance de la vie* : « La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. » En cela, la connaissance « presse » les phénomènes et « dérobe » les secrets de la nature en vue de la maîtriser pour pouvoir en profiter.

L'être humain veut connaître la nature afin de l'utiliser. Pour cela, il l'interroge et la presse de répondre aux questions qu'il lui pose. Est-ce à dire pour autant que la recherche de la connaissance justifie que l'on considère la nature seulement comme un mécanisme et comme un moyen ?

1) Les organismes ne sont pas des mécanismes comme le montre Canguilhem dans *La connaissance de la vie* dans la lignée du §65 de la *Critique de la faculté de juger* de Kant. Ce qui définit l'organisme vivant, c'est qu'il est toujours individuel, pris dans une irréversibilité du temps et valant comme une totalité individuelle. En cela, la vie est toujours une vision, avant d'être une division. On ne peut la décomposer comme on décompose un objet matériel. La narratrice du *Mur invisible* décrit la puissance du vivant qui ne peut se laisser maîtriser comme un simple objet. Les orties envahissent la vieille voiture de Hugo ainsi que les chemins. « Les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront. » Rien ne paraît pouvoir empêcher la force et l'expansion de leurs présences. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le chapitre sur les poulpes révèle également la puissance de la nature qui ne se laisse pas ici « dérober » ou

« pénétrer » par les humains. Elle contient bien en elle et par elle une force qui est la sienne et dont elle a seule le secret.

2) On ne peut par conséquent expérimenter le vivant comme on manipule des objets dépourvus de vie. La limite de l'expérimentation apparaît à la fin de *Vingt mille lieues sous les mers* quand le maelström empêche la continuation de l'expédition. La nature est alors à proprement parler impénétrable, contrairement à ce qu'affirme D'Alembert. « On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrées entre les îles Feroë et Loffoden sont précipitées avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. » Le vivant est toujours en partie rebelle à la manipulation. C'est exactement ce que comprend la narratrice : elle ne peut provoquer la saillie entre Bella et Taureau. En cela, tout n'est pas maîtrisable dans la nature. Enfin Canguilhem demande à la biologie de tenir compte de l'originalité de vie, c'est-à-dire précisément de ce qui distingue l'organisme du mécanisme. La vie est « improvisation », « tentatives dans tous les sens » ou encore « débat avec son milieu ». En cela, elle se distingue de la matière inerte, signifiant à l'inverse l'impossibilité d'être la cause d'elle-même.

3) On ne doit alors expérimenter le vivant sans tenir compte des conséquences néfastes et problématiques sur ce dernier. Cette absence de réflexion apparaît dans *Vingt mille lieues sous les mers* quand Aronnax s'extasie sur la beauté des différentes espèces, mais sans se soucier « d'écraser sous ses pas les brillants spécimens de mollusques qui jonchaient le sol [...] et tant d'autres produits de cet inépuisable océan », puisqu'« il fallait marcher. » Marlen Haushofer évoque elle aussi dans son roman les conséquences négatives du progrès sur la nature. On peut interpréter la scène traumatisante du meurtre de Taureau et Lynx par un homme comme le résultat de l'insensibilité et de l'indifférence des humains à la nature et aux animaux. Enfin Canguilhem appelle à empêcher les expérimentations des animaux, dès lors qu'elles sont inutiles mais servent seulement à confirmer et conforter les savoirs scientifiques. Il faut tenir compte du fait que chaque expérimentation « perturbe », voire violente, le vivant. Il cite une thèse de médecine par M.P. Deisch datant du 18^{ème} siècle, affirmant qu'il « il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée du fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature et ait appliqué une violence licite à ces victimes de la philosophie naturelle ». Cette violence ne doit pas être banalisée par le biologiste mais au contraire empêchée.

Au terme de cette deuxième partie, il apparaît clairement que les propos de D'Alembert doivent être mis en confrontation avec les vivants eux-mêmes. On ne peut « presser » la nature ou lui « dérober ses secrets » sans tenir compte du fait qu'ils ne sont pas des choses parmi les choses, sans intériorité. Ne faut-il pas alors apprendre à écouter la nature ?

III. Écouter la nature n'est pas une restriction de nos savoirs, comme le présuppose la citation de D'Alembert mais au contraire un élargissement et un enrichissement.

1) Le rapport sensible à la nature élargit la subjectivité humaine. Aronnax affirme tout au long du roman que la nature est un spectacle éblouissant, qui réjouit les sens. « C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés » (I, 16). Il en va de même pour l'ouïe : « Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'est pas habituée sur terre » (I, 16). L'odorat et le toucher ne sont pas oubliés : « je fus rafraîchi par un courant d'air pur et tout parfumé d'émanations salines. C'était bien la brise de la mer, vivifiante et chargée d'iode ! » (I, IX). La narratrice du *Mur invisible* restitue elle aussi des expériences sensorielles et heureuses avec la nature. « Comme c'était beau ces jours-là d'aller dans les bois avec Lynx. » p.279 ou encore dans la scène sur les framboises. Dans cette dernière, la narratrice se laisse envahir par la présence immédiate et sensorielle de la nature. En cueillant et en mangeant les fruits directement dans les

buissons, elle vit un plaisir corporel, qui contraste avec les passages marqués par la solitude et la mélancolie. La narratrice cesse d'être simplement une observatrice ou une survivante, elle devient une participante active du monde naturel, retrouvant un rapport direct à la vie.

2) La nature a ses secrets avec lesquels il nous est possible et heureux de composer. La narratrice fait part régulièrement de son impuissance à comprendre intégralement ses animaux, non pas parce qu'elle est ignorante, mais parce qu'il y a de l'inexplicable dans la nature. « Je suis chaude et vivante et elle [Bella] sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre. » p.123 ou encore « Tous les chats font ainsi preuve d'une conduite mystérieuse, ils nous restent très étrangers et il nous est difficile de les atteindre. » p.125. Écouter la nature, c'est alors entrer en dialogue avec elle et briser la relation asymétrique, telle qu'elle apparaît dans la citation de D'Alembert. Pour Canguilhem, le biologiste doit tenir compte de la part mystérieuse de chaque vivant, lequel n'est jamais réductible à un simple accomplissement mécanique de normes extérieures. Chaque vie est au contraire autonormatrice ou encore « spontanéité propre ». La biologie n'est donc pas une étude mathématique, ni physico-chimique du vivant, car les êtres qu'elle cherche à comprendre sont imprévisibles, précisément parce qu'ils sont vivants.

3) Écouter la nature, c'est reconnaître l'altérité, comme étant constitutive de la vie. Pour Canguilhem, il serait en effet insensé d'interroger les araignées selon des questionnements humains. « Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? » p.13. Il nous faut par conséquent composer avec les autres vivants. C'est également une écoute respectueuse et attentive de l'autre que demande Nemo à Aronnax et Conseil, quand il leur demande de cesser de juger les Papouas comme des « sauvages », car cette attribution n'a pas de sens. Enfin Marlen Haushofer démontre dans son livre que prendre soin de la nature et des animaux renforce la puissance de vie de la narratrice. En cela, la relation d'écoute n'est pas « restreignante », contrairement à ce que dit D'Alembert, mais au contraire vivifiante. Elle écrit, en effet : « Depuis que Lynx est mort, la chatte s'est rapprochée de moi, elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre [...] En vérité, je dépends plus d'elle qu'elle de moi. Il suffit que je lui parle, que je la caresse, pour que sa chaleur passe doucement de son corps à mes paumes et me console. » On comprend alors que l'idée d'une liaison de tous les vivants entre eux, pour le dire autrement d'un écosystème ou d'une biodiversité, est plus riche du point de vue de l'existence mais aussi de la connaissance que l'idée d'une séparation sans lien des règnes de la nature et des humains.

Faire advenir l'importance de la relation entre les humains et les autres vivants, animaux et végétaux, suppose de limiter une certaine idée de la science selon laquelle il faudrait soumettre, « presser » la nature, selon les seuls projets des humains. On ne peut en effet soumettre totalement la nature à répondre à nos questions et nos besoins. Écouter la nature, c'est admettre qu'elle échappe toujours en partie à nos savoirs du fait de son imprévisibilité et c'est comprendre qu'il s'agit de retrouver une relation de dialogue, si nous voulons trouver des issues à une crise écologique sans précédent. Il ne s'agit en aucun cas de renoncer à la science mais de l'enraciner dans un rapport plus sensible, métaphysique et esthétique des humains aux autres vivants.

Elle montre également que l'homme prend de la nature ce qu'il sait avoir besoin et par là-même provoque des phénomènes qui n'ont plus rien de naturel : « on est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme. » p.119

II.

« Au moment où je revenais de la vallée, je n'avais pas encore compris que ma vie passée venait brusquement de prendre fin, ou plutôt ma tête seule le savait et c'est pourquoi je n'y croyais pas. Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. » p.72.